Document generated on 04/25/2024 3:32 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

L'hygiène de la prostitution

Léonore Brassard

Number 164, Winter 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93785ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Brassard, L. (2020). L'hygiène de la prostitution. *Moebius*, (164), 105–110.

Tous droits réservés © Moebius, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'hygiène de la prostitution

Léonore Brassard

Tu aimais l'odeur de mon sexe, disais-tu. Je te parlais moi, intraitable, comme un défi, dans les premiers jours de nous deux, de mon dégoût pour l'odeur du sperme, te disais que le sperme, tout entier visqueux, condensait à lui seul mon dégoût des hommes ; et, reprenant les mots de Scyllah qui m'avertissait il y a dix ans déjà, avec les serviettes sales à laver dans les bras : on ne saisit pas à sa juste mesure, avant la prostitution, à quel point le sperme a une odeur qui lui est spécifique. Oui, je te disais que l'odeur du sperme est un savoir pratique qui ne s'acquiert que dans la patiente rigueur du travail clos.

C'est une odeur qu'on ne peut identifier dans la vie de tous les jours, on ne la cerne bien que pour peu que l'on putasse et alors ça vient plutôt vite, comme le reste d'ailleurs, comme l'accumulation, qui n'est surtout pas une affaire de nombres. Peut-être le mariage permet-il lui aussi de deviner, dans les longueurs, et comment saurais-je cela puisque je me refuse à cet amour d'attachement, amour sans coupure, cet amour incomplet de mère ; mais peut-être un mari laisse-t-il aussi l'odeur s'imposer au

bout du compte, dans l'épuisement du ratage, et peut-être les années d'union, à faire le lavage comme Scyllah la pile toujours renouvelée des serviettes sales, peut-être qu'à force, les années accumulées avec un seul homme permettent à l'odeur de remonter, et peut-être que le mariage sait finalement aboutir à l'impatience en quarante minutes trouvées par la prostituée. Je te disais : chez nous, tout est toujours plus efficace. Mais, ajoutais-je : le mariage ne donne pas lieu à pareille induction dans les différences, cela n'est pas possible, ni au savoir-faire de la catégorisation, couplé à un dégoût général, non, dans le mariage je ne crois pas qu'on en prenne la mesure, car elle ne se passe pas de l'assemblage minutieux des odeurs différentes qui se répandent dans la prostitution ; oui, car je peux moi deviner, au nez, si c'est un Indien ou un Chinois qui occupe la chambre deux, et j'ajoutais qu'il n'y a pas de racisme dans la prostitution, seulement une nosographie. Je te parlais de ma haine mesurée, j'en faisais un tableau, une éthique, celle de ma haine du sperme, des odeurs individuelles, j'exposais chacune des cases qui me renvoyaient encore à différentes bouches, insupportables parfois de parler, mais toujours au moins encore de s'ouvrir, et c'est vrai qu'elles, ces bouches, te disais-je, jouissent sans doute de ce dégoût à leur endroit que j'ai, et qu'alors je le cultive, ce dégoût, pour l'efficacité et l'argent : je soupçonne les hommes de ne jouir que de ça, du dégoût qu'ils inspirent. J'insistais : il faut s'être prostituée pour détester à sa juste valeur l'odeur du sperme, et ce n'est pas un jugement de compétence pour les femmes moins closes, c'est une question objective, d'éprouvettes, comme les catégories, de détachement affectif, de distance professionnelle, je disais : il n'y a que

les putains pour avoir assez donné et assez reçu dans la mesure, il n'y a que les putains pour savoir autant, dans ce métier clinique qui n'a que peu à voir avec le sexe, ce métier qui est d'abord une affaire d'hygiène, de contrôle, et de fluides à gérer.

Oui, c'est grâce à l'accumulation des mouchoirs et aux débordements sur les mains qu'il est permis d'extraire de chaque client un parfum qui, mêlé à celui des autres, se transforme en une idée générale du sperme, celle-là qui reste dans l'air longtemps après leur satisfaction ridicule à se vider. Il est vrai que les hommes s'extasient à voix haute devant leur sperme, qu'ils regardent, chaque fois encore étonnés de ce qui peut d'eux surgir, et quand ils s'exclament béats devant la quantité liquide qu'ils évacuent, dont l'odeur dépasse de vingt fois le volume, ils ne manqueront jamais de me faire penser aux enfants qui demandent fiers à leur mère de confirmer la beauté de leur merde, et les hommes me font dans chaque mouvement de leurs réclamations nourricières penser à des garçons, et à leur mère, et à leur merde, jusqu'à surtout leur façon de téter mes seins. Alors c'est vrai : mon dégoût du sperme rejoint celui que j'ai pour les enfants, et tout pareillement pour les corps d'hommes qui sont des corps vieillis et flasques et pourtant encore bambins, comme surtout les visages imberbes, ces corps qui ne s'efforcent pas : c'est de l'odeur du sperme sans doute que me vient mon dédain sans fin pour les corps mous des hommes. Il relève peut-être alors à l'alimentation, au mode de vie toujours à refaire chez les hommes qui ne savent jamais se tenir seuls, qui ont besoin toujours de leur mère et aussi de leur putain, oui l'odeur du sperme rejoint pour moi là l'allure du corps, mais encore mon

dégoût du sperme, plus envahissant, déborde mon dégoût pour le gras accroché au gras, le contient et le surpasse. Je me plais souvent à répéter que je ne juge un homme qu'à sa découpure, qu'il me faut des muscles pour m'extraire de leur mollesse d'enfant dans les jupes et le gras de bébé, qu'il me faut des muscles : car les muscles des hommes sont comme l'argent pour moi ; ils sont les restes sur le corps d'un travail de mesures, ils sont les témoins de la ténacité d'un compte, comme du mien, du contrôle dans l'effort sans se perdre dans le plaisir qui fait battre la queue ; je te disais que les muscles sont tout ce qui détache les hommes de leur mère, ce qui les détache de la viscosité en les détachant du gras, et les hommes sans muscles m'insultent de leur corps sans éthique.

Oui, dans l'odeur et la texture, le sperme, comme le gras, rejoint tout entier la mauvaise volonté des hommes à séduire par la vie matérielle, leur ignorance crasse dans la plainte de leurs besoins ; et c'est cela qui éternellement me les rend méprisables, ces corps qui vieillissent à rester à leur mère accrochés. Je te disais : c'est à force de se faire excuser par maman qui ne leur dira jamais enfin qu'ils dégoûtent – et quand leur dira-t-on –, maman qui fait jusqu'à trente ans la lessive, maman qui vide toujours la corbeille à papier sans parler de l'odeur des mouchoirs – c'est à force de ne pas se laver et de ne pas se raser et de ne pas manger ses épinards, c'est à force de la vie matérielle jamais prise en charge que surgissent tous les plis des hommes qu'ils nous déversent tour à tour. Et en cela, l'amour maternel ressemble à l'amour qu'on donne aux chiens, oui, les mères traitent leurs fils comme d'autres traitent leur chien, dans la même bêtise, dans la jouissance d'une loyauté à tout rompre, et si les

mères soignent leur garçon comme d'autres leur chien, il n'y a sans doute pas de surprise à ce que l'un et l'autre aient l'odeur en partage. Tu me disais qu'à ton départ en appartement ta mère inconsolable a dormi des mois dans ton lit d'enfant, et je te dirai jusqu'au bout de mon souffle que rien ne nuit au monde comme l'amour en nid des mères pour leurs petits garçons, que rien ne nuit au monde comme cet amour qui devrait mourir dans l'œuf et sur l'œuf, qui devrait comme elles mourir en couches.

Tu m'as dit : je ne savais pas, pour l'odeur – et j'étais heureuse de t'apprendre ce que m'inspiraient ceux de ta race dans leur satisfaction ridicule à force d'avoir le nez trop loin de la queue ; si vous étiez un peu plus souples, aussi, un peu moins gras, aussi, assez souples pour vous mettre le nez là, vous cesseriez de vous répandre comme si c'était un exploit, car il n'y a pas de quoi être fiers, pourrais-je ajouter, il n'y a pas de quoi être fiers. Mais voilà : quand j'ai pris ton sperme en preuve dans le creux de ma main pour le porter à mon nez puis au tien, dans l'illusion de t'apprendre et que tu saches, j'ai découvert hallucinée que ton sperme ne sentait pas, qu'il coulait comme de l'eau, ou comme de la cyprine.

J'ai tout de suite mis ça sur le compte de l'alimentation et du sport. Je t'ai dit : si ton sperme ne sent rien, c'est grâce à ta santé ; c'est grâce aux efforts que tu fais sur ton poids, grâce aux légumes verts, à l'haltérophilie, à ta faible consommation d'alcool, j'aurais pu dire : si ton sperme ne sent rien, c'est à cause du respect que tu as, c'est parce que tu t'entraînes, c'est à force d'avoir détaché ton corps. Et ce n'était pas un compliment que je te faisais, ni non plus à ton sperme, non : c'était la continuité d'une insulte adressée à tous les autres, car

si un sperme tel que le tien existait, il fallait qu'il me donne raison et donne tort aux clients et aux hommes, il fallait que ton sperme fasse du leur une histoire de mauvaise volonté : c'est toujours par mauvaise volonté que les hommes sont désagréables aux femmes. Et c'est bien pour cela, ai-je répété, encore, que je n'aime que les corps musclés comme le tien, que je n'aime que les corps qui se regardent, que j'aime les corps puissants qui, dans l'attention portée au miroir, sont aussi infiniment féminins et propres, et j'aimais que tu te rases par esprit d'égalité, et peut-être est-ce à force de prendre goût à l'hygiène sans faille de la prostitution que j'ai moi l'amour du muscle comme Scyllah celui des queues circoncises.

Je crois : j'aimais que ton sperme ne sente rien, parce qu'il t'extrayait des autres, parce qu'il t'extrayait du sexe dans sa saleté commune d'enfant, et de tout ce qui prend au nez, il faisait du sexe quelque chose d'hygiénique, comme dans la prostitution, il faisait du sexe une histoire de ne pas devoir se laver les mains ; contre ton sexe inodore et lisse et ton sperme comme de l'eau, je pouvais frotter le mien sans effort, sans question. Et c'est sans doute ce jour-là, celui de la découverte du caractère insipide de ton sperme, que je suis tombée amoureuse de toi, que je t'ai tiré de la masse des hommes : c'est la fadeur de ton sperme qui a fait ton élection. Et j'étais infiniment pâmée devant presque cette stérilité, ta stérilité à mon égard, celle de ton sperme qui ne me parlait pas, qui n'avait pas même de texture, de ton sperme alors sans conséquence ; tu aimais l'odeur de mon sexe et j'aimais, moi, infiniment, que le tien ne sente rien.